

Le Mystère du Val Boscombe: un exemple d'énigme référentielle

« La phrase est une unité, en ce qu'elle est un segment de discours [...]. Mais c'est une unité complète, qui porte à la fois sens et référence (...). Ceux qui communiquent ont (...) en commun une certaine référence de situation, à défaut de quoi la communication comme telle ne s'opère pas, le "sens" étant intelligible, mais la "référence" demeurant inconnue. »
[E. Benveniste, "Les niveaux de l'analyse linguistique", in *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 130]

"Un nom [propre, n.n.] est un symbole simple, désignant directement un individu, lequel est sa signification."¹ Dans la conception de Russell, la signification du nom s'identifie à son porteur: connaître la signification d'un nom c'est connaître son porteur. Les noms propres logiques représentent ainsi des expressions dont la signification ne s'apprend que face aux objets qu'ils désignent² ou qui sont des illustrations de leur signification. Il s'agit des mots comme "rouge", ou "cela", que Russell appelle, non sans raison, des "mots-objet". Dès que l'association entre le mot-objet et ce qu'il signifie a été établie, le mot peut être "compris" en l'absence de l'objet. Les noms propres permettent donc une connaissance directe de l'objet.

Un objet qui n'est pas connu directement, i.e. un objet dont on ne peut pas faire l'expérience, sera connu par ses propriétés. Quelqu'un qui n'a pas connu Aristote, par exemple, pourra toujours s'y référer en faisant appel à une/des propriétés qui le définissent de façon singulière: Aristote peut être pensé ainsi comme étant *le philosophe de Stagyre, l'élève de Platon et le précepteur d'Alexandre le Grand*. La signification d'un nom propre est donc soit un objet, soit un ensemble de propriétés, auquel cas le nom fonctionne comme l'abréviation d'une description définie, du type *le tel-et-tel*.³

Russell conçoit donc le nom propre comme un concept sémantique - celui d'une expression qui ne dénote pas des propriétés, mais des individus -, fondé sur la distinction entre *connaissance directe* et *connaissance par description*. Dans la *connaissance directe*, le nom dénote directement son objet. Mais il est possible de nous référer à de nombreuses choses dont on n'a pas une connaissance directe. Dans ce cas, ce qui pour une personne est

¹ B. Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, Payot, 1991, p. 208.

² "Vous ne pouvez expliquer, par exemple, le mot "rouge" qu'en montrant quelque chose de rouge." (B. Russell, *Signification et vérité*, 1969, p. 37)

³ A la différence de Russell, adepte d'une conception exclusivement référentielle de la signification, Frege considère que la notion de référence ne saurait suffire à rendre compte de la compréhension d'une expression. En effet, si l'expression ne communique aucun contenu descriptif, qu'est-ce qui garantit la relation entre l'expression référentielle et son objet? Dans la vision de Frege, le sens est antérieur à la référence: le signe ne réfère qu'au moyen de son sens. Autrement formulé, la connaissance du sens précède la possibilité de l'emploi référentiel du signe. Frege conçoit ainsi une sémantique fondée sur l'articulation du sens et de la référence. Un même objet peut être désigné par plusieurs expressions, chacune d'elles constituant un "parcours" spécifique pour parvenir à l'objet.

Cette hypothèse s'applique également dans le cas des noms propres. Selon Frege, la description définie n'est pas la signification du nom propre, mais ce qui permet d'en identifier le référent. Ainsi, saisir le sens d'un terme comme *Phosphorus*, revient à concevoir Vénus (le référent du terme) à travers un ensemble de propriétés: "étoile apparaissant le matin", "visible durant certaines périodes de l'année", propriétés constituant autant de voie d'accès au référent.

La notion de "sens" permet également à Frege de résoudre l'énigme des énoncés d'identité. Si, comme l'affirme Russell, le nom propre réfère directement ou immédiatement à son objet, un énoncé comme (x): "Phosphorus est Hesperus" devrait être tautologique. "Phosphorus" et "Hesperus" désignant tous les deux le même objet, en l'occurrence la planète Vénus, l'énonciation de (x) revient à poser que a = a, i.e. qu'un objet est identique à lui-même, ce qui transforme (x) dans un énoncé non informatif. Dans l'opinion de Frege, "Hesperus est Phosphorus", loin d'être tautologique, véhicule l'information selon laquelle l'objet présenté comme étant la première étoile visible le matin est le même que celui qui est présenté comme étant la première étoile visible le soir. L'énoncé apporte donc l'information selon laquelle un certain individu, décrit de deux façons distinctes³, est objectivement le même.

un nom propre de x , n'est pour une autre qu'une description de x . Dans la *connaissance indirecte*, le nom ne dénote plus un objet, mais un ensemble de propriétés. Sous l'apparence du nom se cache une description déguisée. Supposons que Marc soit de vos amis, vous en avez une connaissance directe, ce qui n'est pas mon cas. Lorsque vous entendez l'assertion "Marc a été nommé professeur", il y a toutes les chances que cette assertion n'ait pas du tout la même signification pour vous et pour moi. Pour moi, la signification de l'assertion dépend de ce dont "Marc" est un déguisement. Cela peut signifier "Le mari de Jeanne", "le frère de mon ami", "le voisin du quatrième", ou toutes ces choses à la fois. Le nom qui pour vous dénote un individu singulier, a , dénote pour moi un ensemble de propriétés renvoyant à un objet dont je sais qu'il existe, et qu'il est *tel-et-tel*.

Dans ce cas, comment deux locuteurs, possédant des connaissances différentes (directe vs indirecte), vont-ils pouvoir co-référent? Deux situations sont à envisager: i. $a \neq le\ tel-et-tel$. Dans ce cas, je croyais que vous faisiez référence à *le tel-et-tel*, alors que ce n'était pas le cas. Il s'agit d'un malentendu sur le référent. ii. $a = le\ tel-et-tel$. La description s'applique au même référent que celui dénoté par le nom propre a . Dans les termes de Linsky, "si f représente un prédicat extensionnel, ce que je veux dire quand je dis $f_{(a)}$ est matériellement équivalent (mais non en général logiquement) à ce que vous comprenez par f ($\exists x)(Qx)$ /.../ ce que vous comprenez à la même valeur de vérité⁴ que ce que je veux dire, et nous parlons de la même chose, puisque $a = (\exists x)(Qx)$."

Un locuteur ne peut donc pas référent au moyen d'un nom propre en dehors de l'hypothèse d'une *connaissance* minimale de son référent, qu'il s'agisse d'une connaissance directe ou indirecte. Le nom propre serait doté ainsi d'un *sémantisme* minimal, qui devient évident lorsque la référence s'opère de manière indirecte, i.e. par description. Dans les termes de J.-M. Gouvard, "le *sémantisme* du nom propre commence là où commence ma connaissance du porteur de ce nom."⁵

Certes, le *sémantisme* du nom propre n'opère pas au même titre que celui du nom commun: le sens du nom propre est représenté par un faisceau de propriétés, i.e. un ensemble de connaissances constitutives de mon savoir sur le porteur du nom. Or, ce savoir n'est pas conceptualisable, vu qu'il n'est pas constant, stable; il ne relève pas du dictionnaire, mais de l'encyclopédie. Alors que le sens lexical représente un ensemble fini de propriétés constitutives d'une classe, le "sens" du nom propre ne dénote pas une classe, mais un individu: il est constitué par un ensemble ouvert de propriétés relatives au porteur du nom, ce qui fait qu'il soit modifiable dans le temps et susceptible de varier d'un locuteur à l'autre.⁶

On peut tenter d'examiner la portée de ces différentes notions en les appliquant au niveau d'un court récit policier: *Le Mystère du Val Boscombe*. Comme tout récit policier, *Le Mystère...* propose aux lecteurs l'élucidation d'une énigme référentielle: qui a tué Charles McCarthy? (f ($\exists x)(Qx)$, "il existe au moins un x tel que Qx soit vrai", où Q = "avoir tué Charles McCarty"). Ce type de question représente sans doute un des traits constitutifs de tout polar. Dans l'opinion de F. Jacques, son énonciation marque l'ouverture d'un cas particulier de dialogue: le dialogue référentiel, dans lequel "l'information échangée et

⁴ Que deux termes aient même référence ne suffit pas toujours à garantir la vérité des propositions où ils sont utilisés. Comme le dit Quine, une proposition peut être vraie *de re* (quant à ce qu'elle désigne), et fautive *de dicto* (quant à ce qu'elle signifie - ses conditions de vérité). Par exemple si Tom croit que Cicéron a dénoncé Catilina, je ne saurais rapporter la croyance de Tom en disant "Tom croit que l'auteur du *De finibus* a dénoncé Catilina", si Tom ignore que Cicéron est l'auteur du *De finibus*. Ainsi dans les contextes opaques, la présence de l'opérateur de croyance peut transformer une proposition vraie en une autre qui est fautive: Tom peut croire vraie la proposition "Cicéron a dénoncé Catilina", et fautive la proposition "L'auteur du *De finibus* a dénoncé Catilina". Ce qui compte n'est donc pas seulement l'identité du référent, mais aussi bien la façon dont il est appréhendé par les locuteurs.

⁵ J.-M. Gouvard, *La Pragmatique. Outils pour l'analyse littéraire*, Armand Colin, Paris, 1998, p. 70.

⁶ Le sens du nom propre se rapproche ainsi de ce que Frege appelle la *représentation*. Alors que le sens "est donné à quiconque connaît suffisamment la langue", ce en quoi il est objectif, "la représentation est subjective; celle de l'un n'est pas celle de l'autre /.../ Un peintre, un cavalier et un naturaliste lieront sans doute des représentations bien différentes au nom « Bucéphale » [G. Frege, "Signification et référence", in P. Ludwig, *Le Langage*, Paris, Flammarion, 1997, p. 108].

élaborée (...) concerne l'identité et l'existence d'un référent."⁷ Le dialogue est donc ouvert par une question initiale, qui délimite le champ de l'enquête en même temps qu'elle impose ses présupposés: les interlocuteurs doivent accepter l'existence et l'unicité d'un individu ayant la propriété d'avoir tué Charles McCarthy.

Par ailleurs, "en tant que (...) *demande* exprime", la question représente beaucoup plus qu'un simple contenu non asserté. "Elle fait partie d'une recherche, elle-même suscitée en réaction à (...) un état de manque, d'inconfort ou d'insuffisance dont on voudrait sortir. Bref, elle procède d'un désir. On appelle justement *desideratum*⁸ la spécification de l'information désirée."⁹ Or, ce qui est désiré, entre autres, est un état épistémique. En effet, le locuteur, en posant sa question, désire *savoir*.

Si l'on décide d'appeler "état épistémique" l'ensemble des croyances et savoirs des interlocuteurs à un moment donné, on est fondé à distinguer, dans les limites du dialogue, un état épistémique initial et un état épistémique final. Le premier se caractériserait par deux ensembles de croyances propres à chaque interlocuteur, et un ensemble restreint de croyances communes ou mutuelles, qui devrait minimalement inclure l'accord sur les présupposés de la question initiale. Le second se caractériserait par une augmentation du nombre des croyances et des savoirs mutuels. Jusqu'à la fin du dialogue, ses protagonistes devraient passer de *je crois que p* à *nous croyons que p*, où *p* contient la solution de l'énigme référentielle posée au début du dialogue.

La première étape du dialogue référentiel serait donc constituée par la caractérisation descriptive du référent. Les interlocuteurs vont proposer des descriptions partielles, susceptibles de s'appliquer à l'individu en question. Ce mouvement s'accompagne également d'une mise en communauté des croyances des interlocuteurs, à travers la condition de co-référentialité qui suppose qu'une même valeur cognitive soit attribuée aux différents termes dénotants utilisés.

(- Qui est l'assassin de Charles McCarty?)

SH: C'est un homme de grande taille, un gaucher qui boite du pied droit, porte des bottes de chasse à semelles épaisses et un manteau gris. Il fume des cigares indiens, se sert d'un porte-cigares et possède un canif mal affûté.¹⁰

En même temps, ces descriptions constituent autant de réponses partielles¹¹ à la question initiale qui ouvre le dialogue. Quoique non conclusives, ces réponses jouent un rôle considérable, dans la mesure où elles restreignent l'aire des réponses possibles: la variable (*x*, en question) passe ainsi d'un état initial *e_i*, où son domaine est faiblement déterminé, à un état *e_j*, où ce dernier est davantage spécifié.

SH: La victime essayait de prononcer le nom de son assassin. Un tel de Ballarat. (...) **Quand je suis arrivé à cette conclusion, voyez-vous, j'avais considérablement réduit le champ des investigations.** La possession d'un vêtement gris est le troisième point qui s'est avéré être une certitude (...) **Après avoir été dans le vague, nous nous orientons de façon précise vers un Australien originaire de Ballarat, vêtu d'un manteau gris.**

Dr.W.: Vous avez raison.

SH: Un homme qui connaît bien le pays, car on ne peut s'approcher de l'étang qu'en passant par la ferme ou par le domaine où des personnes étrangères ne pourraient guère s'aventurer.

Dr.W.: C'est tout à fait vrai.¹²

⁷ F. Jacques, *L'Espace logique de l'interlocution*, P.U.F., Paris, 1985, p. 454.

⁸ A côté des *questions* proprement-dites, la logique érotétique opère avec les notions de *présupposition*, *desideratum*, *matrice* et *réponse* à une question. Pour un aperçu de ces notions, cf. Hintikka 1976.

⁹ F. Jacques, *op. source cit.*, p. 288. On revient ainsi "au sens primitif du latin *quaerere*: recherche, enquête, investigation. La question devient ce qui est mis en recherche." (*ibid.*, p. 292)

¹⁰ C. Doyle, *Le Mystère du Val Boscombe*, Livre de Poche, 1996, p. 83.

¹¹ Une réponse "partielle" (*partial answers*) est une réponse qui, tout en présentant un cas de substitution vraie de la matrice, ne satisfait pas complètement le *desideratum* de la question initiale.

¹² C. Doyle, *op. source cit.*, p. 85.

Le déroulement du dialogue référentiel suppose ainsi le passage progressif des réponses partielles à une réponse potentiellement concluante.¹³ Dans le plan référentiel, ce passage suppose de pouvoir substituer à une/des référence(s) descriptive(s) (x = le tel-et-tel) une référence identifiante (x = J. Turner). Comme l'affirme D. Vernant, "les dialogues entre Sherlock Holmes et le Docteur Watson ont toujours pour but de désigner le coupable, c'est-à-dire de mettre un nom sous une description."¹⁴

L'identification du référent clôt le dialogue et marque la fin de l'enquête référentielle:

SH: Je vais être occupé cet après-midi et je rentrerai sans doute à Londres par le train du soir.

L.: Vous laissez l'enquête inachevée?

SH: Pas du tout, elle est terminée.

L.: Mais le mystère?

SH: Il est résolu.

L.: Qui était donc le criminel?

SH: L'homme que je vous ai décrit.¹⁵

La réponse de Holmes est sans doute teintée d'ironie, ce qui amène son interlocuteur à la reformuler:

- Mais de qui donc s'agit-il?

- Il ne sera sûrement pas difficile à trouver. Il n'y a pas beaucoup de gens dans le voisinage.¹⁶

L'insistance du procureur pointe ainsi la distance qui sépare *description* et *identification*. Certes, les références descriptives constituent des préliminaires utiles à l'identification du référent, mais en l'absence de ce dernier, elles ne possèdent pas de fonction identifiante. Contrairement aux situations théoriques envisagées par Russell/Frege, les protagonistes du dialogue référentiel n'ont aucune connaissance préalable du référent (ni directe, ni indirecte). Il ne s'agit d'aucun personnage historiquement connu, du genre Aristote, Romulus ou Cicéron, auquel on puisse référer au moyen des descriptions faisant partie de notre connaissance du monde. Le clou de l'enquête policière est justement de pouvoir identifier, à partir des descriptions résultant d'une investigation empirique du monde, *ce qui* est en question, i.e. *ce* à propos de quoi les questions sont formulées, et qui constitue l'objectif même de l'enquête référentielle. En d'autres mots, l'individu jusque-là décrit demeure entièrement putatif jusqu'au moment de son identification formelle: le criminel présumé, dont on *croit* qu'il est le tel-et-tel, doit être identifié en tant que personne *réelle*, correspondant au profil progressivement construit par Holmes et le docteur Watson.

En deuxième lieu, les descriptions identifiantes n'opèrent pas avec la même force dans toutes les situations. Il est possible ainsi qu'une expression, tout en étant une description identifiante pour un des locuteurs, soit non identifiante, ou vaguement identifiante, pour un autre. Une telle situation laisse encore ouverte la question "de qui parlez-vous?". C'est là ce qui explique le dernier échange entre Sherlock Holmes et Lestrade, le procureur officiellement chargé de l'enquête.

En effet, lorsqu'il utilise une expression référentielle, le locuteur extrait ou identifie un objet particulier à l'intention de l'auditeur. Dans l'opinion de Searle, deux conditions doivent être remplies lors de l'accomplissement d'un acte de référence: la première concerne l'existence et l'unicité du référent: l'expression référentielle doit s'appliquer à un seul objet à

¹³ Dans l'opinion de Hintikka 1978, une réponse est concluante si elle satisfait au besoin informatif du questionneur sans entraîner des questions supplémentaires. La notion de "réponse concluante" (angl. *full answers*) définit donc le degré dans lequel la réponse satisfait le desideratum de la question initiale. Le passage des réponses partielles à une réponse concluante entraîne la fermeture de la série des questions et des réponses et marque la fin possible du dialogue.

¹⁴ D. Vernant, "La confrontation des croyances", in *Archives de philosophie du droit*, n° 29/1984, p. 147.

¹⁵ C. Doyle, *op. source cit.*, p. 83.

¹⁶ *ibid.*

la fois ($\exists x Qx$, "il existe un seul x tel que Qx "), et cet objet doit exister - c'est l'*axiome d'existence*; deuxièmement, la référence ne sera *complète* qu'à condition que le locuteur soit en mesure de produire, si on le lui réclame, une expression permettant d'identifier le référent en question - nous avons là ce que Searle appelle l'*axiome d'identification*. Si l'auditeur ne parvient pas à identifier de façon non ambiguë le référent, Searle parle de référence *effective* - au sens où l'on ne peut accuser le locuteur de ne pas avoir référé. Une référence effective est donc une référence "qui, si elle n'est pas encore complète, l'est au moins potentiellement."¹⁷

La question "Qui a tué Charles McCarty?" peut recevoir donc deux solutions: la première, descriptive, correspond à ce que Searle appelle une référence effective, au sens où elle permet au locuteur d'accomplir l'acte de référence, sans garantir pour autant une référence identifiante (en effet, si pour Sherlock Holmes "l'homme de Ballarat" désigne John Turner, pour le procureur Lestrade l'expression demeure opaque: elle possède un sens, mais n'a pas encore de référence). La deuxième solution correspond à un cas de référence complète grâce à l'usage d'une expression identifiante: il s'agit du nom propre "John Turner".

Le passage d'une référence effective à une référence complète s'opère via la demande d'un surplus d'information¹⁸. C'est ce qui assure la mise en place d'un processus de questionnement (séries successives de questions - réponses) à travers lequel l'auditeur tente d'identifier *ce dont il est question* dans le discours du locuteur. Donner une réponse non-ambiguë à ce questionnement, "c'est ce qui constitue le fait même d'identifier; or, l'identification est une condition nécessaire à la réalisation d'une référence complète".¹⁹ La référence apparaît ainsi comme un "effet (...) de l'explicitation interrogative".²⁰

La référence identifiante représente ainsi le résultat d'un dialogue ayant pour fin d'identifier progressivement un individu qui n'était connu que par description. L'objectif du dialogue référentiel est donc pragmatique, et non sémantique: il concerne l'identité, et non les propriétés du référent.

L'analyse que nous avons proposée a exploité les acquis théoriques des trois étapes qui ont jalonné la problématique de la référence: (i) l'analyse logique des descriptions, (ii) la théorie des actes de langage, (iii) l'approche dialogique. Elle nous a permis de montrer que la référence n'est pas simplement "un mécanisme ponctuel gouverné par l'usage des noms propres et des descriptions, mais un processus complexe se développant discursivement entre le locuteur et l'auditeur."²¹ En effet, loin d'être donnée, la référence au monde se construit au contraire comme *co-référence*, au terme d'une commune recherche du locuteur et de l'interlocuteur. La valeur référentielle du langage n'existe que dans l'interlocution.

¹⁷ J. Searle, *Les actes de langage*, Hermann, Paris, 1996, p. 126.

¹⁸ Malgré les promesses d'une théorie qui rattache de façon explicite le succès de l'acte de référence à la compréhension de l'auditeur, les intuitions de Searle demeurent tributaires d'une conception pour laquelle l'acte de langage relève essentiellement du locuteur.

¹⁹ J. Searle, *op. source cit.*, pp. 130-131.

²⁰ M. Meyer, "Rhétorique et langage", in *Langue Française*, n° 79/1988, p. 97. Cf. également à ce sujet l'opinion de F. Jacques, *op. source cit.*, pp. 56. et 234: "Dans le dialogue référentiel, la référence est d'abord suspendue, portée par les mots interrogatifs *qui?* ou *quoi?* ou *quand?*", en même temps que "l'identification du référent demeure différée jusqu'au moment où le dialogue aboutit."

²¹ D. Vernant, *op. source cit.*, p. 146.

BIBLIOGRAPHIE

- Doyle, C. (1996): *Le Mystère du Val Boscombe*, Livre de Poche.
- Frege, G. (1997): "Signification et référence", in P. Ludwig, *Le Langage*, Paris, Flammarion.
- Gouvard, J.-M. (1998): *La Pragmatique. Outils pour l'analyse littéraire*, Paris, Armand Colin.
- Hintikka, J. (1976): "The Semantics of questions and the questions of semantics", *Acta Philosophica Fennica*, 28 (4).
- Hintikka, J. (1978): "Answers to Questions", in H. Hiz (ed.), *Questions*, D. Reidel Publishing Company, Dordrecht.
- Jacques, F. (1985): *L'Espace logique de l'interlocution*, Paris, P.U.F.
- Meyer, M. (1988): "Rhétorique et langage", in *Langue Française*, n° 79.
- Russell, B. (1991): *Introduction à la philosophie mathématique*, Paris, Payot.
- Russell, B. (1993): *Signification et vérité*, Paris, Flammarion.
- Searle, J. (1996): *Les actes de langage*, Paris, Hermann.
- Vernant, D. (1984): "La confrontation des croyances", in *Archives de philosophie du droit*, n° 29.